

Julian Barnes

L'homme en rouge

*traduit de l'anglais
par Jean-Pierre Aoustin*



bibliothèque étrangère
MERCVRE DE FRANCE

DU MÊME AUTEUR

Au Mercure de France

- ENGLAND, ENGLAND, 2000 (Folio n° 3604)
DIX ANS APRÈS, 2002 (Folio n° 3898)
QUELQUE CHOSE À DÉCLARER, 2004 (Folio n° 4242)
UN HOMME DANS SA CUISINE, 2005 (Folio n° 4625)
LA TABLE CITRON, 2006 (Folio n° 4539)
ARTHUR & GEORGE, 2007 (Folio n° 4793)
RIEN À CRAINDRE, 2009 (Folio n° 5070)
PULSATIONS, 2011 (Folio n° 5510)
UNE HISTOIRE DU MONDE EN 10 CHAPITRES 1/2, 2011 (Folio n° 5612)
(Première édition Stock, 1990)
UNE FILLE, QUI DANSE, 2013 (Folio n° 5778)
QUAND TOUT EST DÉJÀ ARRIVÉ, 2014 (Folio n° 5866)
PAR LA FENÊTRE, 2015 (Folio n° 6095)
LE FRACAS DU TEMPS, 2016 (Folio n° 6426)
OUVREZ L'CEIL !, 2017
LA SEULE HISTOIRE, 2018 (Folio n° 6751)

Aux Éditions Gallimard

- LETTRES DE LONDRES (choix) / Letters from London (Selected letters), 2005 (Folio Bilingue n° 133)
QUAND TOUT EST DÉJÀ ARRIVÉ, 2017 (Folio Bilingue n° 206)

Aux Éditions Denoël

- AVANT MOI, 1991 (Folio n° 2505)
LOVE, ETC., 1992, prix Femina étranger (Folio n° 2632)
LE PORC-ÉPIC, 1993 (Folio n° 2716)
METROLAND, 1995 (Folio n° 2987)
LETTRES DE LONDRES, 1996 (Folio n° 3027)
OUTRE-MANCHE, 1998 (Folio n° 3285)

Aux Éditions Stock

- LE PERROQUET DE FLAUBERT, 1996, prix Médicis essai
LE SOLEIL EN FACE, 1987

L'HOMME EN ROUGE

Julian Barnes

L' H O M M E
E N R O U G E

*Traduit de l'anglais
par Jean-Pierre Aoustin*



MERCVRE DE FRANCE

BIBLIOTHÈQUE ÉTRANGÈRE

Collection dirigée
par Marie-Pierre Bay

Titre original:

THE MAN IN THE RED COAT

Copyright © Julian Barnes 2019

© Mercure de France, 2020, pour la traduction française

Pour Rachel

En juin 1885, trois Français arrivèrent à Londres. L'un d'eux était un prince, un autre était un comte, et le troisième était un roturier qui avait un patronyme italien. Le comte évoqua plus tard en ces termes le but de leur escapade : « *shopping* intellectuel et décoratif ».

On pourrait aussi commencer à Paris, l'été précédent, avec Oscar et Constance Wilde en voyage de noces. Oscar lit un roman français récemment publié et, en dépit des circonstances, donne volontiers des interviews à la presse.

Ou l'on pourrait commencer avec une balle, et l'arme avec laquelle on l'a tirée. Cela fonctionne généralement : au théâtre, c'est une règle bien établie que si vous montrez un revolver au premier acte, quelqu'un va sûrement en faire usage au dernier. Mais quel revolver, et quelle balle ? Il y en avait tant, un peu partout, à l'époque.

On pourrait même commencer outre-Atlantique, dans le Kentucky, en 1809, lorsque Ephraim McDowell, un fils d'immigrants écossais et irlandais, opéra Jane Crawford d'un kyste

de l'ovaire qui contenait quinze litres de liquide. Cet épisode de l'histoire, au moins, se termine bien.

Et puis il y a l'homme étendu sur son lit à Boulogne-sur-Mer – peut-être avec une épouse près de lui, peut-être seul –, se demandant que faire. Non, ce n'est pas vraiment cela : il savait quoi faire, il ignorait seulement si ou quand il pourrait faire ce qu'il voulait faire.

Ou l'on pourrait commencer, prosaïquement, par ce qui peut être décrit comme étant une robe de chambre. Rouge – ou, plus exactement, écarlate – et allant du cou jusqu'à la cheville, laissant voir des ruchés blancs aux poignets et à la gorge. Au-dessous, un seul chausson de brocart apporte de minuscules touches de jaune et de bleu dans la composition.

Est-ce injuste de commencer par ce vêtement, plutôt que par l'homme qui le porte ? Mais c'est ainsi représenté, et ainsi vêtu, que nous nous souvenons de lui aujourd'hui, si nous en avons quelque souvenir. Qu'en eût-il pensé ? En aurait-il été rassuré, amusé, un peu offusqué ? Cela dépend de la façon dont, à cette distance, nous interprétons sa personnalité.

Mais ce vêtement nous en rappelle un autre, peint par le même artiste. Il est porté par un beau jeune homme de bonne famille ou, du moins, d'une famille en vue. Bien qu'il pose pour le portraitiste le plus célèbre alors, le garçon n'est pas content. Il fait chaud, et le manteau qu'on lui demande de porter est en lourd tissu qui convient mieux à une autre saison. Il se plaint au peintre de ce choix. Le peintre réplique – et nous n'avons que ses mots, et ignorons donc le ton de sa voix qui peut aller d'une aimable taquinerie à une injonction professionnelle ou

un mépris de maître en son art: «Mais c'est du manteau qu'il s'agit, pas de vous.» Et il est vrai que – de même qu'avec la robe de chambre rouge – ce manteau reste plus présent dans nos mémoires que le garçon qui l'a porté. L'art survit au caprice individuel, à l'orgueil familial, aux conventions sociales; l'art a toujours le temps de son côté.

Alors continuons avec le tangible, le particulier, le quotidien: avec la robe de chambre rouge. Parce que c'est ainsi que j'ai découvert le tableau et l'homme – dans une salle de la National Portrait Gallery, à Londres, en 2015; un prêt d'un musée américain. J'ai dit «robe de chambre»; mais est-ce bien cela? Il n'a pas, semble-t-il, de pyjama dessous, et il est peu probable que ces manchettes et cette collerette à volants froncés soient celles d'une chemise de nuit. Ne serait-ce pas plutôt un long vêtement d'intérieur? Son propriétaire ne vient pas de sortir du lit: nous savons que ce tableau fut peint chaque jour en fin de matinée, après quoi peintre et sujet déjeunaient ensemble; nous savons aussi que l'épouse du sujet s'étonnait du grand appétit de leur hôte. Nous savons que le sujet est chez lui, parce que le titre du tableau nous le dit. Cet «intérieur» est rendu par des nuances plus sombres de rouge, un fond grenat qui fait ressortir l'écarlate du motif central. On voit de lourdes tentures retenues par une embrasse, et d'autres pans d'étoffe; le tout se fond dans un tapis de la même teinte grenat, sans ligne de séparation visible. L'ensemble est très théâtral: il y a comme un air de plastronner non seulement dans la pose, mais aussi dans le style pictural.

Cela fut peint quatre ans avant ce voyage à Londres. Le sujet du tableau – le roturier au nom italien – est âgé de trente-cinq ans, bel homme, barbu, et il regarde avec assurance par-dessus notre épaule droite. Il est viril, mais svelte, et peu à peu, après le premier impact visuel, quand on pourrait penser que «c'est

du vêtement qu'il s'agit», on se rend compte qu'en fait, c'est plutôt des mains qu'il s'agit. La main gauche est sur la hanche; la main droite est sur le torse. Les doigts sont ce qu'il y a de plus expressif dans le portrait. Chacun d'eux est articulé d'une manière différente: tendu, à demi replié, ou replié. Si l'on était prié de deviner la profession de cet homme, on pourrait penser à un pianiste virtuose.

Main droite sur la poitrine, main gauche sur la hanche. Ou peut-être quelque chose de plus suggestif que ça: main droite sur le cœur, main gauche presque sur l'aîne. Cela faisait-il partie du dessein de l'artiste? Trois ans plus tard, son portrait d'une femme du monde provoqua une onde de scandale au Salon. (Le Paris de la Belle Époque pouvait-il être choqué? Certainement; et il pouvait être tout aussi hypocrite que Londres.) La main droite joue avec ce qui semble être une attache de bride à bâtonnet. Deux doigts de la main gauche sont posés sur le brin inférieur de la double cordelière, laquelle fait écho à la double embrasse de tenture derrière. L'œil suit les fins cordons vers un nœud compliqué, d'où pend une paire de pompons ou glands pelucheux, l'un sur l'autre. Ils pendent juste au-dessous du bas-ventre, tel un nerf de bœuf¹ écarlate. Le peintre a-t-il recherché cet effet? Qui peut le dire? Il n'a laissé aucun écrit à ce sujet. Mais c'était un peintre aussi astucieux que magnifique; et aussi un peintre de magnificence, sans peur de la controverse, voire peut-être attiré par elle.

La pose est noble, héroïque, mais les mains la rendent plus subtile et plus complexe. Non les mains d'un pianiste, s'avère-t-il, mais d'un médecin, un chirurgien, un gynécologue.

Et ce nerf de bœuf? Chaque chose en son temps.

1. Sorte de matraque ou cravache faite d'une verge de bœuf ou de taureau deséchée. (*Les notes sont du traducteur.*)



Le docteur Pozzi dans son intérieur, John Singer Sargent (1881)

Alors oui, commençons par cette visite à Londres de l'été 1885.

Le prince était Edmond de Polignac.

Le comte était Robert de Montesquiou-Fezensac.

Le roturier au nom italien était le docteur Samuel Jean Pozzi.

Le point de départ de leur «shopping intellectuel» fut le festival Haendel au Crystal Palace, où ils entendirent *Israël en Égypte* pour commémorer à leur manière le bicentenaire de la naissance du compositeur. Polignac nota que le concert avait fait une énorme impression. «Les quatre mille exécutants ont royalement célébré le grand Haendel.»

Les trois visiteurs venaient avec une lettre d'introduction de John Singer Sargent, le peintre du *Docteur Pozzi dans son intérieur*, pour l'écrivain Henry James, qui avait vu le tableau à la Royal Academy en 1882, et dont Sargent allait faire le portrait, dans toute la maîtrise de son art, des années plus tard, en 1913, quand James aurait soixante-dix ans. Cette lettre commençait ainsi :

Cher James,

Je me souviens que vous avez dit une fois qu'un Français de temps à autre n'était pas une diversion déplaisante pour vous à Londres, et j'ai eu l'audace de donner ce mot d'introduction à deux de mes amis. L'un d'eux est le docteur Samuel Pozzi, l'homme vêtu de rouge (pas toujours), quelqu'un de très brillant, et l'autre est l'unique et *extra-humain* Montesquiou.

Étrangement, c'est la seule lettre de John Sargent à James qui subsiste. Le peintre semble ignorer que Polignac devait se joindre aux deux autres, un ajout qui aurait sûrement charmé et intéressé Henry James. Ou peut-être pas. Proust disait que le prince «ressemblait à un donjon désaffecté qu'on aurait aménagé en bibliothèque».

Pozzi avait alors trente-huit ans, Montesquiou trente, James quarante-deux et Pognac cinquante et un.

James, depuis deux mois dans un *cottage* loué à Hampstead Heath à Londres, était sur le point de retourner à Bournemouth, mais il repoussa son départ. Il consacra deux journées, les 2 et 3 juillet 1885, à déployer ses talents d'hôte auprès de ces trois Français qui, écrivit-il plus tard, s'étaient montrés « fort désireux de voir l'esthétisme londonien ».

Pour le biographe de James, Leon Edel, Pozzi était « un médecin mondain, un collectionneur de livres, et un brillant causeur doté d'une bonne culture générale ». Les conversations ne furent pas enregistrées, la collection de livres est depuis longtemps dispersée – ne reste que le médecin mondain. Vêtu de rouge (pas toujours).

Le comte et le prince étaient des aristocrates d'ancienne lignée. Le comte avait pour ancêtre d'Artagnan le mousquetaire, et son grand-père avait été un aide de camp de Napoléon. La grand-mère du prince avait été une amie proche de Marie-Antoinette; son père fut ministre d'État dans le gouvernement de Charles X, et l'auteur des ordonnances de Saint-Cloud, dont l'absolutisme déclencha la révolution de juillet 1830. Le nouveau gouvernement condamna le père du prince à la « mort civique », de sorte que légalement il n'existait plus. D'une manière bien française, cependant, l'homme inexistant eut droit à des visites conjugales pendant son emprisonnement, dont l'une eut pour résultat la conception d'Edmond; sur le certificat de naissance, à la ligne marquée « Père », l'aristocrate civiquement mort fut inscrit en tant que « Prince appelé marquis de Chalançon, actuellement en voyage ».

Les Pozzi étaient des protestants italiens originaires de la Valteline, dans le nord de la Lombardie. Au cours des guerres de

religion du début du xvii^e siècle, un Pozzi fut l'un de ceux qui périrent dans les flammes pour leur foi dans le temple protestant de Teglio en 1620. Peu après, la famille s'enfuit en Suisse. Le grand-père de Samuel Pozzi, Dominique, fut le premier à arriver en France; il traversa le pays par petites étapes, jusqu'à Agen, où il fut d'abord ouvrier pâtissier. Il francisa le nom de famille en « Pozzy ». Le dernier de ses onze enfants – inévitablement prénommé Benjamin – devint un pasteur protestant à Bergerac. La famille du pasteur était pieuse et républicaine, vivant dans la dévotion à Dieu et consciente de ses devoirs sociaux et moraux. La mère de Samuel, Inès Escot-Meslon, issue d'une famille de propriétaires terriens du Périgord, avait apporté en dot le domaine de La Graulet et sa bâtisse du xviii^e siècle, situés à quelques kilomètres de Bergerac, et que Pozzi allait chérir et agrandir toute sa vie. De santé fragile, et usée par ses grossesses répétées, elle mourut alors qu'il était dans sa dixième année; le pasteur se maria promptement avec une « jeune et robuste » Anglaise, Marie-Anne Kempe. Ainsi Samuel ajouta à son français maternel la langue anglaise. Il décida aussi en 1873 de revenir, pour son patronyme, à Pozzi.

« Curieux trio », écrit, songeur, le biographe de Pozzi, Claude Vanderpooten, à propos de ce voyage à Londres. Il pense en partie à la différence de rang social, mais aussi à cette présence d'un roturier notoirement hétérosexuel avec deux aristocrates « marqués, dit-il, d'un sceau particulier de faiblesse envers certaines mœurs de l'Hellade ». (Et s'ils ressemblent à des personnages de Proust, c'est parce qu'ils ont tous – partiellement, par réfraction – un rapport avec des personnages de Proust.) Il y avait deux destinations immédiates pour les esthètes parisiens visitant Londres à cette époque: le grand magasin Liberty de Regent Street, inauguré en 1875, et la Grosvenor Gallery. Montesquiou

avait admiré *La séduction de Merlin* de Burne-Jones au Salon de Paris dix ans plus tôt. Maintenant ils rencontraient le peintre lui-même, qui les conduisit à « l'abbaye-phalanstère » de William Morris, où le comte choisit des étoffes, et à l'atelier de William De Morgan. Ils rencontrèrent aussi le peintre Lawrence Alma-Tadema. Ils allèrent dans le paradis de Bond Street « palper les tweeds ou les nouveaux tissus, humer parfums et cuirs, essayer chapeaux et manteaux, comparer chemises et cravates avant de gagner Chelsea à la recherche de la maison de Carlyle [puis de] flâner dans les librairies ».

Henry James était pour eux un hôte assidu. Il déclara plus tard avoir trouvé Montesquiou « curieux mais léger », et Pozzi « charmant » (de nouveau, Polignac semble être passé inaperçu). Il les invita à dîner au Reform Club, où il les présenta à Whistler, auquel Montesquiou allait devenir très attaché. James fit aussi en sorte qu'ils puissent voir la *Chambre des Paons* de Whistler dans la maison du grand armateur F. R. Leyland. Mais, au moment prévu, Pozzi avait été rappelé à Paris par un télégramme de l'épouse d'un de ses clients célèbres, Alexandre Dumas fils.

De Paris, le 5 juillet, Pozzi écrivit au comte pour lui demander de bien vouloir retourner chez Liberty afin de compléter la commande qu'il y avait déjà passée. Il voulait « trente rouleaux nouveaux de tenture algue dont voici un échantillon » et ajoutait : « Vous me ferez plaisir de la payer. Je vous devrai trente schillings (*sic*) et une immense reconnaissance. » Et il signa : « De votre préraphaélité le très dévotieux ami. »

Quand ce « curieux trio » arriva à Londres, aucun des trois n'était très connu en dehors de son cercle d'amis et de proches. Le prince Edmond de Polignac avait des ambitions musicales non réalisées, et avait passé de nombreuses années, sur l'insistance de sa famille, à voyager en Europe, en quête – aimable,

peu enthousiaste, théorique – d’une épouse ; mais le fait est qu’il – plutôt qu’elle – avait toujours échappé à la capture. Pozzi, lui, en était à la dixième année de sa carrière de médecin et chirurgien côtoyant la meilleure société, travaillant dans un hôpital public tout en se constituant une élégante clientèle privée. L’un et l’autre allaient atteindre un certain niveau de célébrité et de satisfaction dans les années à venir. Et cette renommée, telle qu’elle était, avait l’avantage d’être fondée – autant qu’elle peut jamais l’être – sur une connaissance publique à peu près exacte de ce qu’ils étaient.

Le cas de Montesquiou était plus compliqué. Il était le plus connu des trois dans le monde où ils évoluaient le plus souvent : un homme du gratin, dandy, esthète, amateur d’art, bel esprit et arbitre des élégances. Il avait aussi des ambitions littéraires, et écrivait des poèmes parnassiens rigoureusement versifiés et de caustiques *vers de société*¹. Jeune homme du monde, il avait été présenté à Flaubert à l’hôtel Meurice ; ce jour-là, il fut si impressionné qu’il en perdit sa langue (chose très rare chez lui), mais il s’en consola en se disant qu’il lui avait au moins « touché la main et [avait] recueilli, sinon le flambeau, du moins une flamme ». Cependant, un sort aussi rare que peu enviable commençait déjà à menacer le comte : celui d’être confondu dans l’esprit des gens – ou, du moins, des lecteurs – avec un premier *alter ego*. Sa vie, et son existence posthume, allaient être hantées par des versions fictives de lui-même.

Montesquiou avait donc trente ans lorsqu’il arriva à Londres en juin 1885. Un an tout juste plus tôt, en juin 1884, Joris-Karl Huysmans avait publié son sixième roman, *À rebours*, dont le personnage central était un aristocrate de vingt-neuf ans, le duc Jean

1. Les mots et expressions en italique suivis d’un astérisque sont en français dans le texte.

Julian Barnes

L'homme en rouge

On pourrait commencer, prosaïquement, par ce qui peut être décrit comme une robe de chambre. Rouge - ou plus exactement écarlate - et allant du cou jusqu'à la cheville, laissant voir des ruchés blancs aux poignets et à la gorge ... Est-ce injuste de commencer par ce vêtement, plutôt que par l'homme qui le porte? Mais c'est ainsi représenté et ainsi vêtu que nous nous souvenons de lui aujourd'hui. Qu'en eût-il pensé ? En aurait-il été rassuré, amusé, un peu offusqué ?

« L'homme en rouge », peint par John Sargent en 1881, s'appelait Samuel Pozzi. Né à Bergerac en 1847, il allait vite devenir à Paris LE médecin à la mode, particulièrement apprécié des dames de la bonne société en tant que chirurgien et gynécologue. Beaucoup d'entre elles, dont Sarah Bernhardt, étaient aussi ses maîtresses et le surnommaient « L'Amour médecin ».

À travers sa vie privée, pas toujours heureuse, et sa vie professionnelle, exceptionnellement brillante, c'est une vision en coupe de la Belle Époque qu'on va découvrir sous le regard acéré de Julian Barnes. Il y a d'une part l'image classique de paix et de plaisirs et, de l'autre, les aspects sombres d'une période minée par l'instabilité politique, les crimes et les scandales.

Un grand récit.

Julian Barnes vit à Londres. Auteur de seize romans ou recueils de nouvelles, de sept essais ou récits, traduits en plus de quarante langues, il a reçu le David Cohen Prize pour l'ensemble de son œuvre et le Man Booker Prize pour *Une fille, qui danse*.



L'Homme en rouge
Julian Barnes

Cette édition électronique du livre
L'Homme en rouge de Julian Barnes
a été réalisée le 25 juin 2020 par Mercure de France.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782715254022 - Numéro d'édition : 361248).
Code Sodis : 372807 - ISBN : 9782715255487.
Numéro d'édition : U35343.